

Penser la personne comme sujet
en anthropocène

ONT COLLABORÉ À CET OUVRAGE

Carole Baeza
Christophe Blanchard
Elizeu Clementino de Souza
Yann Desbrosses
Renaud Hétier
Augustin Mutuale
Maria da Conceição Passeggi
Lennize Pereira Paulo
Jean-Philippe Pierron
Gaston Pineau
Romain Pinteaux
Jacques Tassin
Catherine Tourette-Turgis
Nathanaël Wallenhorst

Sous la direction de
Christine Delory-Momberger
Martine Janner-Raimondi

Penser la personne comme sujet en anthropocène

Cet ouvrage a bénéficié du soutien financier de l'Université Sorbonne Paris Nord Paris XIII, du GIS Le Sujet dans la Cité Sorbonne Paris Nord-Campus Condorcet et de l'Unité de recherche EXPERICE.

Notre pensée va à Jean-Claude Bourguignon qui a accompagné de son esprit éclairé l'élaboration de cet ouvrage.

UNIVERSITÉ
SORBONNE
PARIS NORD



Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2026
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-8528-3
Première édition © Éditions érès 2026
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com



Partagez vos lectures et suivez l'actualité des **éditions érès** sur les réseaux sociaux



Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

Introduction

Christine Delory-Momberger, Martine Janner-Raimondi 7

POSITIONNEMENTS

Éduquer en anthropocène : une radicalité politique

Nathanaël Wallenhorst 13

Comment faire science autrement à l'ère de l'anthropocène ?

D'un geste éthique et politique pour une épistémologie
de la relation

Christine Delory-Momberger 25

APPRÉHENDER LES ENJEUX DE L'ANTHROPOCÈNE

Dire « je » en anthropocène ? Enjeux épistémologiques,
éthiques et esthétiques

Jean-Philippe Pierron 39

Le temps de vivre en anthropocène
Renaud Hétier..... 57

Enjeux environnementaux et réactions psycho-émotionnelles :
des bouleversements existentiels et identitaires
Yann Desbrosses..... 73

VIVRE (ET ÉCRIRE SA VIE) EN ANTHROPOCÈNE

Décoloniser la Terre et habiter la vie : dialogues entre système
monde et monde de la vie au regard de la recherche biographique
Elizeu Clementino de Souza..... 83

Autobiographie d'un arbre
Jacques Tassin..... 95

Le levier canin pour dépasser l'anthropocène
Christophe Blanchard..... 103

Faire l'expérience en première personne de la nature
et en faire récit
Carole Baeza..... 115

ÉDUIQUER DANS UNE SOCIÉTÉ INCLUSIVE ET POUR UN MONDE COMMUN

Refonder la pensée éducative comme les pratiques
pédagogiques à partir des savoirs de l'anthropocène
Nathanaël Wallenhorst, Renaud Hétier..... 129

Écorelationnalité et sollicitude comme ressources
d'une société inclusive
Augustin Mutuale..... 147

Des histoires de vie environnementales avec les éléments de la matrice cosmique : entre écoformation et écodéformation collapsologique <i>Gaston Pineau</i>	161
--	-----

PRENDRE SOIN DES HUMAINS ET DU MONDE

Accueillir des formes de narration de soi dans un centre de bilan de compétences sensible aux épreuves de santé <i>Catherine Tourette-Turgis, Lennize Pereira Paulo, Romain Pinteaux</i>	179
L'enfant patient-agent. Prendre soin de sa parole : un impératif éthique <i>Maria da Conceição Passeggi</i>	195
Et si l'humilité permettait des aurores nouvelles ? <i>Martine Janner-Raimondi</i>	215
Bibliographie.....	237
Présentation des auteurs.....	261

Christine Delory-Momberger
Martine Janner-Raimondi

Introduction

La visée de cet ouvrage résonne avec les alertes successivement lancées depuis plus d'une vingtaine d'années concernant l'urgence d'agir collectivement en faveur du vivant sur Terre, sous peine de la rendre inhabitable pour de nombreuses espèces parmi lesquelles les êtres humains. Si le terme « anthropocène » rattaché à la notion d'« ère géologique » fait encore parfois débat, les risques encourus dans ce contexte anthropocénique sont eux radicalement réels ; ils nous obligent à penser à nouveaux frais la question du sujet humain dans son rapport aux autres êtres vivants et non vivants, comme dans son rapport au monde, qui ne peut être saisie qu'à travers le prisme de la globalité des relations d'interdépendance. Appréhendées à la lumière de la recherche biographique, ces interrogations sur la place et le rôle du sujet dans un tel contexte viennent interpeller le sens que chaque personne humaine élabore comme autant de re-figurations de soi prises dans le maillage de liens qui rendent l'existence viable à l'échelle de l'humanité tout entière et de notre écosystème. Une telle radicalité dans le questionnement conduit à favoriser le croisement d'une pluralité de voies d'accès : sciences de l'éducation et de la formation, philosophie, anthropologie, sociologie, écologie végétale, écop psychothérapie et d'auteurs spécialistes au plan national et

international, afin que le lecteur puisse poursuivre son propre cheminement de pensée et orienter son agir. Ces approches comportent des enjeux éthique et politique mais également des enjeux sociaux et sociétaux.

La situation politique au niveau mondial représente une autre urgence. La rationalité marchande et la quête effrénée de profits et de plus-value sont dorénavant au cœur de toutes les économies humaines, générant des normes de société mais également des normes subjectives sur lesquelles se façonnent et se « fictionnent » des normes de vie et d'existence. L'avènement de l'intelligence artificielle (IA) et ses enjeux économiques et sociaux ainsi que ses impacts sur les subjectivités humaines, faisant craindre un effacement du sujet actif au profit d'un sujet connecté régi par des algorithmes, constituent un autre défi à relever, au regard des processus de subjectivation – qu'elle transforme. Des guerres et des conflits resurgissent ici et là, les migrations d'ordre climatique et les déplacements forcés s'accroissent, un affaiblissement des démocraties dû à l'émergence des discours de haine extrême et de puissances totalitaires vient risquer de mettre en péril les acquis socio-politiques de l'Histoire, rendant la construction d'un monde commun de plus en plus difficile. Il s'agit de penser comment se défaire de la fiction de la figure d'un individu néolibéral autonome, « qui se fait soi-même », qui travaille à son propre rendement et à sa propre réalisation en cherchant à se dépasser toujours plus, pour penser un « être relié » construit dans l'altérité et le souci de soi et des autres, vivants et non vivants dans un monde en partage. Des philosophes humanistes comme Mounier (1961) ; Ebner (1963) ; Lévinas (1971 ; 1987 ; 1991) se sont emparés en leur temps de la question du rapport relationnel à l'autre pour en redéfinir les enjeux sociaux, politiques, éthiques, spirituels dans l'avènement d'une altérité responsable œuvrant à la construction de communautés humaines. Cette réflexion s'est poursuivie plus largement et impérativement dans les sciences humaines et sociales face au défi que représente l'anthropocène ; la mise en conscience des

interdépendances des humains et des non-humains (Descola, 2005 ; 2019 ; 2021 ; Jullien, 2022 ; Morizot, 2020 ; Haraway, 2020 ; Pierron, 2021) dans un *habiter* la Terre et la perspective d'une finitude du « système Terre » (Latour, 2015) ont suscité de vifs questionnements de nature à déplacer le *point-de-voir* et le *point-de-vie*, faisant apparaître l'urgence d'un prendre soin des « mondes à venir » (Descola et Pignocchi, 2022) dans un faire ensemble.

Notre ambition est de comprendre les représentations et les constructions biographiques individuelles et collectives à l'œuvre dans ce contexte anthropocénique et de rendre compte des *figurations* de soi, de l'autre et du monde auxquelles elles donnent lieu. Si cette question traverse et bouscule aujourd'hui toutes les disciplines et tous les domaines des sciences humaines et sociales, elle interpelle de façon particulièrement aiguë les courants biographiques et plus particulièrement la recherche biographique, science du singulier. Comment le paradigme du biographique pourrait-il se tenir à l'écart de ces bouleversements – à la fois scientifiques, philosophiques, épistémologiques, sociétaux, culturels, existentiels – et les ontologies nouvelles qui en résultent, recomposant en profondeur les relations entre nature et culture, entre humains et non-humains et entre les humains eux-mêmes ? Dans cette nouvelle histoire de la Terre, nos *écritures de la vie* sont interrogées, mises à l'épreuve, radicalement reconfigurées. Que racontent ces nouveaux récits d'un *nous* inscrit dans des *reliances*, des alliances et des appartenances interespèces ? Comment un *je* trouve-t-il son ancrage dans un lien écobigraphique marqué d'un partage d'altérités avec le vivant et le non-vivant ? Comment des figurations de soi empreintes de leurs singularités propres prennent-elles leur forme dans un éprouvé de situations anthropocéniques ?

Avant même de tenter d'apporter quelques premiers éléments de réponse, cet ouvrage cherche d'abord à porter ce questionnement. Celui-ci sera décliné, après un positionnement sensible, sous trois angles dont chacun met en avant un domaine de l'existence et d'activité humaine où le paradigme du biographique trouve

particulièrement à s'exercer : les domaines de la vie, de la formation et de l'éducation et le prendre soin. Les intitulés de ces axes devront être entendus dans les perspectives et les questionnements ouverts par leur contextualisation en anthropocène, les notions auxquelles ils sont associés – celles respectivement de « vivant », de « société inclusive », de « monde commun », de « monde relié », de « prendre soin » – et réinterrogées dans ce cadre.

L'anthropocène peut être le nom d'une résistance et d'une re-naissance : résistance contre toutes les menaces que font peser sur le vivant les activités humaines telles qu'elles sont mises en forme par un système productif globalisé orienté exclusivement vers le profit, la privatisation et l'exploitation de toutes les ressources naturelles, y compris humaines (*capitalocène*) ; re-naissance dans la conscience retrouvée que « nous ne sommes pas seuls », que le monde humain de soi et de l'autre se repeuple de toutes les formes de vie avec lesquelles il nous faut entrer en relation et partager notre commune habitation terrestre. En quoi l'anthropocène pourrait-il constituer le cadre de compréhension renouvelé d'une herméneutique de soi, de l'autre et du monde dans une *écophilosophie* articulant écologie mentale, écologie sociale et écologie environnementale (Guattari, 2018) ? Comment les *écritures de la vie* (les biographies) ne seraient-elles pas profondément transformées quand les expériences et les histoires du monde des vivants avec le non-vivant se heurtent brutalement ? Il y va d'une éthique et d'une politique qui reconnaissent la singularité et la « personnalité » de chaque forme de vie, manifestant à son endroit les « égards ajustés » qu'elle appelle, et qui se fassent ainsi les porte-parole de son droit à être défendue.

POSITIONNEMENTS

Nathanaël Wallenhorst

Éduquer en anthropocène : une radicalité politique

En août 2018, la jeune Greta Thunberg décide de faire la grève de l'école. Elle s'installe alors, avec sa pancarte de gréviste, sur les marches du parlement suédois. Ce geste politique est une illustration des enjeux de l'éducation à l'époque de l'anthropocène. En effet, sa lecture des grands articles biogéophysiques traitant de cette nouvelle époque géologique (lectures qu'on identifie aisément dans ses discours) lui permet d'identifier l'ampleur de l'écart entre les savoirs scolaires et les savoirs scientifiques. L'école apparaissant dévoyée dans sa mission d'institutionnalisation d'un rapport au savoir, elle interpelle le pouvoir politique. Savoirs scientifiques, action éducative et pouvoir politique sont ici les pôles de problématisation des enjeux de l'éducation *à* et *au* temps de l'anthropocène. Nous commencerons par explorer la réalité biogéophysique de l'anthropocène, puis nous étudierons l'anthropocène comme outil conceptuel. Cela permettra de mobiliser cette notion comme un analyseur de notre rapport au savoir pour identifier ensuite ce que pourrait être une éducation *à* l'anthropocène, avant d'interroger plus radicalement la pensée et les pratiques éducatives en explorant certains des fondements d'une éducation *en* anthropocène.

L'ANTHROPOCÈNE COMME RÉALITÉ BIOGÉOPHYSIQUE

Les études scientifiques sur la situation environnementale contemporaine sont innombrables et toutes plus alarmantes les unes que les autres. L'anthropocène, nouvelle époque géologique caractérisée par une modification durable des conditions d'habitabilité de la Terre pour l'ensemble du vivant et pour la vie humaine en société, renvoie d'abord et avant tout à une réalité biogéophysique. Petit tour d'horizon des résultats marquants de ces dernières années qui traduisent l'ampleur de la problématique et la rapidité de son évolution¹.

Limites planétaires : 3, puis 4, puis 5, puis 6 (sur 9) sont franchies. En 2009, l'environnementaliste suédois Johan Rockström et ses collègues publient en 2009 « A safe operating space for humanity » dans la prestigieuse revue *Nature* : ils identifient neuf limites (ou frontières) planétaires dont la transgression rendrait notre planète nettement moins propice à la vie humaine. Les neuf limites de neuf processus du système Terre qui garantissent que les humains évoluent au sein d'un espace de fonctionnement sécurisé. En 2009, trois limites planétaires sont déjà franchies : le changement climatique, l'érosion de la biodiversité et la perturbation du cycle biogéochimique de l'azote. Les limites sont estimées à une distance de sécurité d'un seuil (ou « point de basculement systémique ») aux conséquences dangereuses pour la vie humaine en société. Cet article présente en effet avec clarté ce que tous les chercheurs du système Terre connaissent très bien : la Terre fonctionne comme un système constitué de nombreux sous-systèmes, dont la caractéristique est de réagir de façon non linéaire, abrupte où les limites sont intimement liées les unes aux autres. Dans cet ensemble, climat et biodiversité ont une puissance systémique toute particulière : le franchissement de l'une de ces deux limites suffit à embarquer

1. Je mobilise ici des éléments travaillés dans *Qui sauvera la planète ? Les technocrates, les autocrates ou les démocrates...*, Arles, Actes Sud, 2022.

l'ensemble du système Terre dans une profonde réorganisation compliquant le fait même de pouvoir vivre ensemble sur la Terre. En 2017, ces mêmes auteurs prolongent leur travail dans *Science*. La limite des cycles biogéochimiques est doublement franchie (la limite du cycle de l'azote est désormais franchie en plus de celui du phosphore qui l'était déjà) et une limite supplémentaire est transgressée, celle du changement d'affectation des sols. En janvier 2022, une équipe internationale menée par la chimiste de l'Institut de l'environnement de Stockholm Linn Persson informe du franchissement d'une cinquième limite planétaire : celle de la pollution chimique. En avril 2022, l'hydrologue Lan Wang-Erlandsson et son équipe du Centre de résilience de Stockholm affirment qu'une sixième limite planétaire est franchie, celle du cycle de l'eau verte (précipitations, évaporation et humidité du sol) qui sous-tend l'existence du monde végétal.

Sixième extinction de masse et annihilation biologique sans précédent. En 2011, le biologiste américain Anthony Barnosky et ses collègues tirent la sonnette d'alarme dans *Nature* : nous sommes en train de provoquer une nouvelle extinction massive des espèces. Dans son histoire, la Terre a connu cinq grands épisodes d'extinction du vivant qui ont donné lieu, selon les paléontologues, à la perte de 75 % de biodiversité animale et végétale (sur Terre et dans les océans) en moins de deux millions d'années. En 2017, le biologiste mexicain Gerardo Ceballos et deux de ses confrères américains nous apprennent que la situation est beaucoup plus préoccupante encore que ne l'avait analysé Anthony Barnosky. Publié dans la grande revue américaine *PNAS*, leur article dresse un constat d'« anéantissement biologique sans précédent » dans l'histoire de la Terre. Leurs recherches sont focalisées sur les populations de vertébrés (amphibiens, reptiles, oiseaux, mammifères) plus que sur les espèces. Résultat ? Le nombre de populations menacées d'extinction est gigantesque, sans commune mesure avec le nombre de leurs espèces. Le phénomène, par son ampleur et sa vitesse, dépasse tout ce que le vivant a déjà connu.

La forêt amazonienne émet plus de CO₂ qu'elle n'en capte. En 2014, Luciana V. Gatti, physicienne et chimiste de l'atmosphère, et une équipe de chercheurs publient dans *Nature* un « bilan carbone » de l'Amazonie. Jusqu'alors, il était acquis qu'un arbre, par la photosynthèse, captait du CO₂ et rejetait de l'O₂. Les arbres, qui décarbonaient l'atmosphère, étaient considérés comme nos meilleurs alliés : ils jouaient le rôle de filtre à carbone. Les forêts tropicales absorbaient environ un quart du gaz carbonique rejeté dans l'atmosphère par les activités humaines. Mais aujourd'hui on constate que la photosynthèse des arbres de l'Amazonie se réduit. Durant les années sèches, ce qui est en train de devenir la norme, les arbres émettent plus de carbone qu'ils n'en ont fixé. Conclusion : l'Amazonie est proche d'un point de non-retour – et la déforestation en cours aggrave encore la situation. La végétation peut passer du statut de meilleur ami de l'humain à celui de pire ennemi, selon les conditions climatiques, qui sont elles-mêmes dépendantes des activités humaines.

Une planète étuve, impropre à la vie humaine en société. En 2017, à l'occasion d'un article publié dans *Environmental Research Letters*, la climatologue Margot Bador et ses collègues expliquent à quoi ressembleront les canicules et les températures extrêmes estivales en France à l'horizon de 2100, si les émissions mondiales de gaz à effet de serre ne sont pas drastiquement contenues. Ils prédisent des augmentations de +6 °C à +13 °C selon les régions par rapport à la canicule que nous avons connue en 2003, qu'ils ont utilisée comme point de comparaison. Les pics de chaleur pourraient facilement dépasser 50 °C, des températures qui ont cours dans le désert, et atteindre 55 °C dans l'est de la France en 2100. En 2018, le chimiste étatsunien Will Steffen et ses collègues soulignent que les données prospectives sur la température terrestre sont pires que les prévisions. Dans leur article, publié dans *PNAS*, ils étudient le risque majeur auquel nous devons faire face : la possibilité qu'un ensemble de réactions en chaîne, ce qu'ils appellent des « effets domino », pousse le système Terre à une augmentation et à une stabilisation de la température

moyenne à +5 °C, seuil incompatible avec la vie en société dans la plupart des régions du monde. Afin d'éviter que la Terre ne devienne irrémédiablement une « Terre serre » ou une « planète étuve » pour les prochains milliers ou dizaines de milliers d'années (sans retour en arrière possible), il nous reste une à deux décennies pour changer *radicalement* nos modes de vie.

L'ANTHROPOCÈNE COMME OUTIL CONCEPTUEL

Désormais, cette menace a un nom : anthropocène. Les activités humaines ont « réveillé » ou « forcé » de nombreux sous-systèmes du système Terre, et ce dernier est maintenant au bord d'un nouveau seuil où les actions humaines ne seront plus la principale force géologique. Le moment est proche où, quoi que nous fassions, le système Terre entrera dans une période de transition indépendante de toute action humaine. En d'autres termes, contrairement à l'étymologie même du terme « anthropocène », les actions humaines ne sont la principale force géologique que durant une très courte période (un petit siècle si nous datons l'entrée dans l'anthropocène en 1950). D'ici dix à vingt ans les humains seront bel et bien responsables de l'état de l'environnement, mais n'auront plus de capacité d'action sur celui-ci.

L'anthropocène, en plus d'être un contenu biogéophysique, est un outil conceptuel particulièrement puissant. Il s'agit d'un concept holistique aux fondements scientifiques travaillés et débattus dans les plus grandes revues internationales à comité de lecture. Ce concept n'a donc rien à voir avec les concepts philosophiques de « nature » ou d'« environnement », ni avec le concept économique de « développement durable ». Son intérêt réside notamment dans la façon dont il articule scientifiquement ensemble les trois systèmes complexes que sont le système climatique, la biosphère et les sociétés humaines. Parce que ce concept dispose de fondements scientifiques particulièrement solides, il permet une réelle interpellation politique – et est, en ce sens, un précieux outil pour l'éducateur.

Les sciences sociales ont proposé de nombreux concepts alternatifs pour pointer du doigt les logiques qui ont prévalu à l'entrée dans notre nouvelle époque géologique. Ainsi les concepts de capitalocène (le capital), thermocène (les énergies fossiles que nous brûlons), tanathocène (la capacité à donner la mort de façon massive, tant des humains que des autres espèces), androcène (les hommes et non les femmes), plantationocène (l'esclavagisme), polémocène (la guerre mais aussi les luttes sociales pour la justice), entropocène (la dégradation de l'énergie et l'augmentation du désordre), agnocène (organisation de la production de l'ignorance), etc. (Testot, Wallenhorst, 2023). Tous ces -cènes peuvent être compris comme différentes facettes de l'anthropocène qui apparaît alors comme un fait social total. Ils mettent notamment en évidence combien les sciences sociales sont indispensables à la compréhension de la physique même du système Terre.

L'anthropocène est un concept complexe. Il renvoie à la complexité systémique de la Terre. Mais il est aussi intrinsèquement complexe car il est tout à la fois scientifique et politique. Dans l'ombre de la réalité biogéophysique de l'anthropocène émerge également un ensemble de questions politiques. Ainsi, par exemple : quel système politique nous permettra de traverser le *xxi*^e siècle ? Devons-nous abdiquer nos libertés publiques au profit d'un pouvoir fort, supposément éclairé quant aux mesures politiques à prendre ? Faut-il engager une insurrection pour renverser les puissants ? Enfin, n'oublions pas que l'anthropocène est aussi un véhicule pour transmettre à l'opinion publique mondiale l'inquiétude partagée par les communautés scientifiques.

L'ANTHROPOCÈNE COMME ANALYSEUR DE NOTRE RAPPORT AU SAVOIR

Le consensus scientifique, international et interdisciplinaire sur les origines humaines du changement climatique est considérable.

L'ampleur et la précision du savoir sur l'effondrement des écosystèmes et l'emballlement climatique sont inégales parmi tous les champs disciplinaires. Les activités de l'économie capitaliste néolibérale ont perturbé les équilibres bioclimatiques et embarqué le système Terre dans une transformation sans précédent venant compromettre la vie en société. Certes, mais le 5 octobre 2022, l'étude « Fractures françaises » réalisée par Ipsos-Sopra Steria, en partenariat avec le Cevipof et la fondation Jean-Jaurès, auprès de 12 000 citoyens représentatifs de la population française indique que seuls 61 % des Français pensent que la crise climatique est liée à l'activité humaine.

Nous sommes face à un paradoxe. Il est éducatif et aux conséquences politiques : le savoir est là mais nous ne savons pas – donc nous n'agissons pas. Le savoir est bien là, à côté de nous, dans les articles scientifiques, les bibliothèques et les rapports du GIEC. Mais nous ne savons pas. Aucun élève en fin de lycée, alors qu'il connaît la liste des verbes irréguliers en anglais à la perfection (ou presque !), n'est capable de réaliser un état des lieux du système Terre. Personne n'est capable d'expliquer les interactions entre le système climatique, la biosphère et les sociétés. Car ce n'est pas, ou si peu, dans les programmes scolaires. Ceux-ci restent encore empêtrés dans les promesses d'un développement économique durable sans prise en compte des limites planétaires et des risques inhérents à la croissance. Oui, les savoirs sont là, cela ne fait aucun doute. Mais l'école, institution du rapport au savoir, ne nous permet pas d'être en relation avec eux pour que nous les intégrions, qu'ils deviennent nôtres. Nos systèmes d'éducation sont confrontés à un choix. Positionnons-nous au cœur de la formation des élèves les savoirs biogéophysiques et socio-politiques de l'anthropocène afin de transformer le monde ? En effet, l'école, institutionnalisée au XIX^e siècle, est pétrie du récit du progrès. Elle reproduit un rapport au monde problématique en développant une stricte rationalité instrumentale. Elle enseigne que nous pourrions agir à notre guise sur ce qui nous environne pour le modeler selon nos besoins – sans nous soucier de la composante

V. Létin, « Étude des effets des groupes d'analyse de pratiques-expertise patient (GAP-EXP) sur les participant-es : résultats d'enquête », *Revue de l'analyse de pratiques professionnelles*, n° 26, 2024, p. 89-105 ; avec C. Tourette-Turgis, « L'université des patient-es, un exemple de traduction institutionnelle des éthiques du *care* dans la formation », *Transformations. Recherches en éducation et formation des adultes*, n° 26, 2024.

Jean-Philippe PIERRON est professeur des universités en philosophie à l'Université de Bourgogne, il est membre de l'UMR LIR3s. Spécialiste des questions liées au prendre soin, pour lesquelles il souligne la portée éthique et politique des expériences en première personne, il s'attache également à explorer le concept d'écobiographie et les liens entre éthique et esthétique. Il a publié récemment *Je est un nous* (Actes Sud, 2021) ; *Pour une insurrection des sens* (Actes Sud, 2023) ; *Nos vies sur la brèche. Une philosophie de l'intenable* (Éditions de l'Atelier, 2025).

Gaston PINEAU est professeur honoraire des sciences de l'éducation et de la formation à l'Université de Tours. Il a été responsable de recherche à la faculté d'éducation permanente de l'Université du Québec à Montréal de 1969 à 1985. Depuis 2014, il est chercheur émérite au Centre de recherche en éducation et formation à l'environnement et à l'éco-citoyenneté (Centr'ERE) de l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Publications récentes : *Genèse de l'écoformation. Du préfixe éco au vert paradigme de formation avec les environnements* (L'Harmattan, 2023) ; *Apprendre un quotidien d'octogénaire. S'auto-écoformer avec les gestes matinaux* (L'Harmattan, 2024) ; *Apprendre à exister avec les rythmes de la vie. Jalons conceptuels et méthodologiques en formation* (L'Harmattan, 2025).

Romain PINTEAUX est assistant de recherche pour la chaire « Compétences & vulnérabilités » de l'université des patients-Sorbonne ainsi qu'aux archives du Schwules Museum de Berlin. Ses publications et ses interventions portent principalement sur les questions de resubjectivation dans des contextes de stigmatisation et les pratiques de mise en récit de soi en VIH/sida, notamment par l'étude de productions culturelles en lien avec l'épidémie.

Jacques TASSIN est directeur de recherche en écologie végétale au CIRAD (Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement. Il propose une lecture élargie du végétal en puisant dans le registre des sciences, mais aussi des arts. Il est l'auteur de *Pour une écologie du sensible* (Odile Jacob, 2020) et du *Jardinier de Ronsard* (Odile Jacob, 2024).

Catherine TOURETTE-TURGIS est professeure titulaire de la chaire Compétences et vulnérabilités à la faculté de santé à Sorbonne Université et chercheuse au centre de recherche sur la formation au Conservatoire national des arts et métiers (CNAM). Elle a fondé l'université des patients en 2009 à l'UPMC-Sorbonne Universités. Ses recherches portent sur la reconnaissance des acquis de l'expérience des malades et sur la théorisation des activités conduites par les malades chroniques au service de leur maintien en vie. Théorisant la maladie comme « une autre allure de la vie », elle explore la subjectivité biologique et la résilience physiologique comme éléments à prendre en compte dans les conceptions ontologiques. Son ouvrage *L'éducation thérapeutique du patient. La maladie comme occasion d'apprentissage* (De Boeck, 2015) fait figure de référence majeure dans le domaine de la santé.

Nathanaël WALLENHORST, docteur en sciences de l'éducation et docteur en sciences de l'environnement et sciences politiques, est professeur en sciences de l'éducation et de la formation à l'Université catholique de l'Ouest, doyen de la faculté d'éducation, membre du Laboratoire interdisciplinaire de recherche sur les questions vives en formation et en éducation (LIRFE). Ses travaux sont consacrés à la prise en compte des enjeux anthropocéniques dans le champ de l'éducation-formation. Il a publié plus d'une vingtaine d'ouvrages sur ces questions, dont parmi les plus récents : *Contenir l'emballlement bioclimatique* (Actes Sud, 2025) ; en collaboration avec Laurent Testot, *Vortex. Faire face à l'Anthropocène* (Payot, 2023) ; *Qui sauvera la planète ? Les technocrates, les autocrates ou les démocrates...* (Actes Sud, 2022).